

Les bécots de la bergère

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 34

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-202579>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Gêne, 11, La 2^e me.

Montreux, Ger 1/2, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Noctambules.

Il y a eu concert au *café des Entrepreneurs*: une troupe de passage. Les habitués ont fait fête aux dugazons de rencontre et aux ténors enroutés. D'ailleurs, c'est samedi, rien ne presse. On peut allonger la veillée habituelle et augmenter le nombre accoutumé des bocks ou des demis.

Le pharmacien Chenut et le greffier Ridard ont accompli, au jass, des prouesses homériques, tandis que M^{lle} Zulma chantait: *C'est un oiseau qui vient de Fran-an-an-ce*, ou que M. Léoncarel, de la Scala (!), détaillait les beautés incomparables de *Viens Poupoule*; l'avocat Gillon et le charcutier Groscaillon ont applaudi et lorgné M^{lle} Blanche de Croisil, des Folies-Bergères. Ainsi le quatuor inséparable, baptisé, par les habitués, les quatre « moustiquaires », a passé très agréablement la soirée. Maintenant M^{lle} Zulma et Blanche de Croisil, enveloppées dans leur cache-poussière, ont suivi le ténor Léoncarel, le baryton Vergniaud, le comique Mincatour et l'accompagnateur Tapotin. La salle s'est vidée; il est tantôt minuit, seuls, les quatre moustiquaires demeurent inébranlables à leur table. Cependant le pintier bâille en enlevant, pour les cacher, les bouteilles alignées sur le comptoir, Betty, la sommière, « donde » dans un coin et Joseph, le garçon d'office, tourne la manivelle de la devanture métallique qui descend avec un grincement odieux. On ferme. Déjà la physiognomie hilare et assoiffée d'un agent de police a paru dans l'entrebâillement de la porte — pas de la grande porte, mais de la porte qui donne sur l'allée — et cette apparition peu effrayante a, cependant, réveillé Betty. Elle a balbutié:

— Foui! foui! monsieur police, tout de suite.
« Monsieur police » a regardé circulairement et officiellement dans la salle; il a reconnu l'avocat, le greffier, le pharmacien et le marchand de saucisses; il a souri et son sourire lui a valu l'offre d'un petit verre.

— Avez-vous soif, Grandgiron? a demandé l'homme du barreau.

— Voilà, m'sieu l'avocat, on ne dit jamais non.

Et le dit Grandgiron a accepté un copieux cognac — fine champagne 3/6 sucre et eau — agrémenté d'un opulent « bain de pied ». Puis, réconforté par ce nectar, il a salué militairement et toujours officiellement, en disant à voix basse:

— C'est pas pour déranger ces messieurs, mais minuit est sonné.

Ayant ainsi rempli ses fonctions administratives, Grandgiron s'est retiré pour aller dans la pinte voisine siroter si possible un « cognac » avec un « rebain de pied ».

Alors, les quatre moustiquaires ont appelé Betty, tout « étoumie », et lui ont fait établir le compte des consommations, au nombre desquelles figuraient quelques bocks offerts aux demoiselles Zulma et de Croisil. Puis ces choses réglées à la satisfaction d'un chacun, ils sont partis en jetant un cordial « au revoir » à l'aubergiste.

Sur la rue, ils s'arrêtent. Inconsciemment, machinalement, le quatuor forme le carré. Temps superbe, ciel étoilé, lune à son premier quartier, température douce.

— Il fait joli, dit le charcutier, dont la voix a quelque analogie avec les ténors de la Sixtine.

Et le pharmacien murmure:

— Chien de temps! Si ça continue, on ne verra pas une pilule d'ici l'automne.

— Pastilles aseptiques Chenut, deux francs la boîte, spécialité de la maison, clame l'avocat.
— Tais-toi donc. Il y a du monde par ici.

En effet, les cafés voisins — il y en a trois dans la rue, non loin de celui des *Entrepreneurs*, — ferment aussi leurs portes, et les clients fidèles, les ouvriers de la première et de la dernière heure, sortent par groupes, comme les quatre moustiquaires.

— Eh bien! voyons, demande le greffier, que fait on?

— On se couche, bougonne l'apothicaire que l'allusion de Gillon a « engrengé ».

— Tais-toi. Un samedi!

— Et après...

— Après, c'est dimanche.

— Si tu disais qu'aujourd'hui c'est dimanche...

— Comme tu voudras. N'empêche qu'on peut faire grasse matinée. Allons, j'offre le kirsch.

C'est Groscaillon qui a fait cette proposition alléchante, et il prend les devants suivi par les camarades.

— Il a raison, ce charcutier, observe Ridard, on peut se payer une heure de « vadrouille ».

Ridard, jadis, a habité pendant cinquante-six jours Paris, la grande ville, et comme il tient à ce que chacun s'imagine qu'il y a mené une vie de bâtons de chaises, il emploie, de temps à autre, quelque terme d'argot boulevardier. Ça lui va comme un huit-reflets à une girafe, mais tant pis.

— Et, d'abord, observe Chenut, toujours « gringe », qui vous dit qu'il y a des pintes ouvertes?

— Pourquoi pas?

— Pourquoi pas... parce qu'il est minuit et quart.

L'avocat s'est approché d'un reverbère, il consulte sa montre, puis rectifie:

— Minuit treize.

Ridard, sentencieux comme il convient à un greffier, affirme d'une voix grave:

— Il y a toujours des pintes ouvertes.

— Encore faut-il les connaître, ronchonne l'apothicaire peu enthousiaste. Il fallait demander à Grandgiron...

Groscaillon se retourne.

— On peut s'informer dans un poste; ils ont la liste des permissions.

— C'est ça, ronchonne Chenut, ce serait du propre: aller dire aux « gâpions » qu'on cherche une pinte au lieu de se rentrer... Tu es malin...

— Et toi grognon, dit le greffier.

Sur la Riponne, un cri de joie:

— « Terre! » leur dit Colomb...

C'est l'avocat montrant de sa canne le *Café vaudois*, d'où filtre, entre les volets clos, une lueur. Mais, hélas! la lumière s'éteint.

— Fichus!

— Si on tapait? Charles nous ouvrirait, propose le charcutier.

Cette fois, le greffier s'insurge:

— Ah! non! Au restaurant, il y a probablement encore des grosses nuques, et elles n'aiment pas à être vues à la pinte après minuit...

— Pas plus, ajoute Gillon, que nous ne tenons, petites nuques, à être vues des grosses...

— Faut passer chez la mère Peytrequin... Nez de bois.

— Si on poussait jusqu'au *National*?

La demie sonne à la Palud et l'enthousiasme de Groscaillon s'atténue. Chenut grogne à l'arrière-garde.

— C'est-y bête? Moi qui demeure à deux pas. Je me røde comme un imbécile. Ne serait-on pas mieux au lit? Surtout que ma femme va faire « soupe à la potte ». On a assez bu. Et puis tout est fermé. Vous avez beau chercher. Il n'y a rien.

Le *National* est obscur.

Conciliabule. Maintenant, chacun voudrait bien lâcher les trois autres, mais, par respect humain, personne ne propose une telle décision, ne désirant point passer pour capon. La rue est déserte. Seul, un mélancolique agent de police fait les cent pas non loin du poste.

Ridard parle:

— Il y a le *Kursaal*.

— Parbleu! fait Gillon. Et dire qu'on n'y a pas pensé.

— Jamais trop tard pour bien faire, prononce le greffier.

Chenut mâche des paroles inintelligibles, mais qui, assurément, sont dépourvues de toute amabilité. Les pastilles aseptiques lui restent sur l'estomac.

Et les quatre moustiquaires s'introduisent dans la rue Mauborget. Dans le tréfond de leurs bonnes âmes bourgeoises et « mères de familles » — les âmes — ils souhaitent sans doute que le café soit clos. Somme toute, ils regagneraient sans trop de peine

Le chemin de leur maisonnette,
Le chemin de leur logement.

Madame Contrariété les poursuit. Le *Kursaal* est ouvert. Ils entrent et s'asseyent. Groscaillon commande les petits verres. Chenut murmure:

— Voilà des kirschs joliment « affanés ».

Personne ne répond. Qui ne dit mot approuve, mais chacun a le sentiment que cette « tournée » n'est pas la dernière de la nuit.

LE PÈRE GRISE.

Les bécots de la bergère.

Un touriste, revenant du Bluffhorn, s'arrête dans une auberge à mi-chemin.

— Dites donc, patron, les bergères de vos montagnes ne me semblent pas aussi farouches qu'on me le disait: j'en ai rencontré une

qui, de la porte de son chalet, m'a lancé le plus troublant des baisers.

— Ah! oui, c'est Christine, la vendeuse de crème, que la Société de développement a engagée spécialement pour favoriser l'industrie des étrangers.

Des montagnes d'attaque. — Un de nos journaux publiait, ce printemps, une annonce par laquelle une commune offrait « l'amodiation des montagnes qu'elle possède, rière son territoire ». Cet avis se terminait par ces mots : « Ces montagnes sont bien bâties et d'un abord facile. »

Tribun, tribun. — Dis, papa, une tribune c'est-y la femme d'un tribun? demande à son père un jeune collégien.

— Mais non, mon enfant, puisqu'elle le laisse parler.

Sur la plage.

A partir de la mi-juillet, commencement des vacances, Lausanne se dépeuple, les villas ont leurs volets clos et les quartiers aristocratiques sommeillent. Tous ceux à qui leur bourse et leurs loisirs les permettent sont allés se mettre au vent à La Vallée de Joux, dans la Gruyère, le Pays-d'Enhaut, les Alpes de Bex ou d'Ollon, ou encore dans quelque recoin du Valais. Aux Lausannois sédentaires restent le Jorat et les grèves du Léman. C'est peu, dira-t-on, en quoi on se trompera étrangement. Nous avons dit, ici même, à plus d'une reprise, les ressources qu'offrent les ravins et les sapinières jurassiennes. Qu'on nous permette de faire valoir aussi les avantages de cette partie du littoral comprise entre Cour et Saint Sulpice, où la nature n'a pas encore cédé la place à l'édilité, aux ingénieurs et aux sociétés de développement.

Laissant à orient les bains publics de Cour, on longe le lac en foulant le sable humide ou bien en suivant un sentier à l'ombre des saules, des acacias et des peupliers. Contrairement à ce que se figurent les citadins qui ne quittent pas leur rue, l'air est bien plus respirable en ces parages qu'à l'ombre même de la Cathédrale, rafraîchi qu'il est par le voisinage de l'eau et par les petites brises permanentes qui caressent sa surface. Voici l'embouchure du Flon et ses pêcheurs à la ligne. De ce point en allant à l'ouest, on rencontre une ceinture continue de buissons et de bouquets d'arbres qui s'allonge jusqu'aux marais de Vidy, bordant de tout près une multitude de petites criques et de promontoires minuscules. C'est l'Eldorado des peintres. A quelque endroit que l'on s'arrête, on est saisi par la grâce du paysage, par ses lignes douces et par l'harmonie de ses couleurs. Quand la journée est radieuse il semble parfois que tout soit bleu : l'eau, la montagne et le ciel. Mais on remarque bientôt que le bleu du lac est teinté d'émeraude, que des nuances violacées dominent dans la couleur des Alpes et du Jura, que l'azur du ciel enfin n'a pas partout la même intensité. Et c'est précisément cette variété de demi-teintes qui donne au tableau sa finesse et son charme inexprimable.

Apprécient-ils cette fête des yeux, les gamins qui barbotent par centaines sur la plage? Non, assurément. Mais ils jouent librement, et cela suffit à leur bonheur; et puis, à passer ainsi tous les jours quelques heures dans un air exempt de poussière, à se cuivrer la peau, à s'assouplir les membres dans l'eau ou sur le sable, ils font une provision de force et de santé dont la plus fashionable des stations d'été ne leur aurait pas donné la dixième partie.

Ces bonshommes ne sont pas les seuls, au reste, à savoir ce que vaut un séjour sur la grève. Chaque jour, on rencontre, mêlés aux

écoliers en vacances, des hommes dans la force de l'âge, des vieillards même, des familles entières qui s'accordent le bienfait d'une baignade ou d'une sieste sous un saule, la tête à l'ombre et les pieds au soleil. Seules les mères n'osent, au milieu de tous ces baigneurs, plonger leurs charmes dans l'onde bleue. Elles en grillent d'envie, pourtant. Ce qui les retient principalement, c'est le manque absolu de cabines. Les fourrés ont cependant de bons rideaux naturels, et, à deux ou trois, avec l'aide d'un drap ou deux, ces dames sauraient fort bien arranger des paravents un peu moins primitifs. Seulement, personne ne se risque à donner l'exemple. En attendant, les bonnes petites mères se contentent de se mettre pieds nus et en cotillon simple, heureuses déjà de la joie de leurs rejetons. Mais combien d'entre elles ne doivent pas maudire les conventions, les pruderies, les convenances, les préjugés, le soi-disant décorum, inventions contre nature et anti-hygiéniques inventées par les sociétés civilisées sous le couvert de la morale, comme si la vraie morale ne consisterait pas précisément à avoir une âme pure dans un corps propre.

Nous ignorons si le féminisme s'occupe de questions de ce genre; mais il nous semble qu'avant d'accorder à ses adeptes le droit d'élire un ministre ou un député, il leur rendrait un signalé service en leur permettant de jouir, comme le sexe laid, de toutes les beautés et de tout le bien-être qu'offrent en été les rives de nos lacs. Et puis, on fait maintenant, pour peu de sous, de si coquets costumes de bain.

V. F.

L'è tant bin iò l'è.

Un vieux dur à cuire, souvent en bisbille avec sa femme, s'est pendu dernièrement, dans sa maisonnette de Praz-Bornu. Le juge de paix, assisté du médecin, procéda aux constatations légales. Comme la veuve se répand en bruyants sanglots, l'homme de l'art, pince-sans-rire de la plus belle eau, lui expose que la médecine a fait de tels progrès qu'il peut, si elle le désire, ramener son mari à la vie. Alors, la femme, rabattant brusquement le tablier où se cachait sa face bouffie de larmes :

— Oh! bin, monsu lo dotteu, laissadè-lo pi tranquillo.... l'è tant bin iò lè! C. D.

Onna bouna résou.

D'au teimps que lè menistrès criavè lè dzeins, ad biau maitein daò pridzo, po' lo dèmeindà oquidè de la Biblia, coumeint le fesa-vont avouè lè z'einfants ad catsimò, ion de cè menistrès demandavè à on villho porqué on avai imprimà la Biblia :

— Po cein qu'on ne poia pas lièrè su lo papai bliian! fà lo vilho.

Mau catsi.

Dou valets daò Gros-dè-Vaud, etài à maistrè à Berne. On dzor, iè vont sè bagnì dein l'Aar. Ion avai laissi son tsapé po sè gravà daò selaò. Tot d'on coup, lè pu plus sè rateni et felàve à fin fond.

Se n'ami que vayai todzo lo tsapé, qu'etài restà su l'idhie. Iai criavè :

— Oh! Daniet, t'as biau farè de tè catsi dein l'idhie, veyo onco ton tsapé!

L'est dinse!

On valet etài amoeiraò d'onna galèza pernetta que ne volliave pas oure parlà dè maridzo.

Tot mafi dè cein, lo valet fe à son père :

— Mè tsapèrà dè mè fèrè chaotà la cervalla.

— Ne mè fà pas cé chagrin, repond lo père,

kà se te fà cé coup, mè bombardai que tè redio on mot.

L'éclipse.

Mercredi prochain, 30 août, éclipse de soleil.

Ce sera une éclipse de tout premier ordre; « l'une des plus importantes du vingtième siècle », dit Camille Flammarion, dans le *Petit Marseillais*. La durée de l'éclipse totale sera de trois minutes et demie, durant lesquelles il y aura obscurité complète.

« Tout est changé dans l'aspect des choses, — c'est toujours Flammarion qui parle — le brillant soleil auquel nous sommes accoutumés étant remplacé par un anneau d'or, par une auréole lumineuse qui répand dans l'espace une clarté vague, blafarde, n'effaçant plus les étoiles et qui semble vraiment la lumière d'un autre monde. »

Cette fois-ci, dans les régions d'où sera visible l'éclipse totale, en Espagne, par exemple, il y aura nuit profonde et il faudra allumer des lanternes pour dessiner la couronne solaire, but principal des observations, à moins que la lumière de cette couronne mystérieuse ne soit elle-même assez intense.

« Il y a tout autour du soleil une nappe de feu de dix mille à quinze mille kilomètres d'épaisseur, sorte de flamme de punch de couleur rose, qui brûle constamment. C'est la chromosphère. Elle n'est visible que pendant les éclipses. Sa température paraît être d'environ 6000 degrés centigrades. De cette nappe de feu s'élancent des flammes gigantesques, des protubérances roses atteignant parfois cent mille et deux cent mille kilomètres de hauteur. Ces éruptions formidables s'effectuent dans une atmosphère gazeuse qui constitue ce que nous pourrions appeler la couronne atmosphérique du soleil adhérente au globe ardent de l'astre central.

« Une double couronne environne le soleil, la seconde formant une auréole extérieure moins lumineuse et moins dense que la première. C'est principalement cet entourage solaire que les astronomes vont étudier pendant l'éclipse, car l'éblouissante lumière du soleil, dans son état normal, s'oppose à la visibilité de cette auréole. »

Les phases de l'éclipse partielle, qui sera visible chez nous, peuvent être observées par tout le monde à l'œil nu, en prenant la simple précaution de garantir l'œil par un verre fumé. Un autre moyen d'observer les éclipses, indiqué par Flammarion, est de recevoir l'image du soleil sur une feuille de papier au-dessus de laquelle, à une distance de vingt à trente centimètres, on tient une carte de visite percée d'un trou d'épingle. Cette image montre la phase de l'éclipse.

« Nous n'aurons pas, d'ici longtemps, de belle éclipse totale voisine de la France, dit, en terminant, Flammarion. La plus prochaine arrivera le 17 avril 1912, à midi 18 minutes, mais elle ne durera que quelques secondes. Il nous faudra attendre jusqu'au 11 août 1999 pour avoir, en France, une belle éclipse de soleil. »

11 août 1999! Il est à craindre que nous ne soyons plus là.

L'important. — Le petit Léon n'a pu encore se convaincre qu'il ne sied pas de tout dire et d'appeler les choses par leur nom, lorsqu'on est en société, surtout. Plusieurs fois déjà il a causé à sa mère de désagréables affronts.

— Ecoute, Léon, lui dit un jour celle-ci, quand nous serons en visite et que tu devras sortir un moment, tu me diras simplement : « Maman, est-ce que je puis aller cueillir une fleur? » C'est entendu, n'est-ce pas?

— Oui, m'man.

Quelques jours après, chez une personne de